

L'EVANGILE AU DESERT

DES PREMIERS MOINES A S^T BERNARD

CHRÉTIENS DE TOUS LES TEMPS

VVV

L'ÉVANGILE AU DÉSERT

DES PREMIERS MOINES A SAINT BERNARD



Présentation, choix de textes et traduction
par Placide DESEILLE, o.c.s.o.,
moine de Bellefontaine

LES ÉDITIONS DU CERF

29, BOULEVARD LATOUR-MAUBOURG
PARIS-7^e

L'ÉVANGILE
AU DÉSERT

LES PREMIERS MOINES À SAINT-BASILE



Présentation, choix de textes et traduction
par l'abbé Basile Deshayes, O.S.B.

NIHIL OBSTAT : CITEAUX, 10 JUIL. 1964, G. PETITCOLIN;
SEPT-FONS, 16 JUIL. 1964, I. HENRION
IMPRIMI POTEST : 25 JUIL. 1964, M.-I. GILLET, ABBÉ GÉNÉRAL,
ABBAYE DE BELLEFONTAINE
IMPRIMATUR : ANGERS, 10 AOUT 1964, HENRI MAZERAT,
ÉVÊQUE D'ANGERS

© 1965, by *Les Editions du Cerf*

X^e siècle,
Or la société
rapide et
décalage
d'une part

Deux t
velles : u
et sociales
formes p
idéalisées

Pauvre

L'évolut
en effet à
nostalgie
et favoris
Celle-ci s'
dans les
franciscain
XII^e et X
renaissance
qui appara
la construc
par l'adopt
sur le blan
cole vrain
ecclésiasti

Retour

En même temps se manifestait, dans les domaines les plus divers, un mouvement de retour aux sources, provoqué par une « désaffection profonde à l'égard du programme carolingien. Ce qui était considéré jusque-là comme des adaptations légitimes aux nécessités du temps constitue pour les *novatores* des déviations graves. Le redressement doit donc se faire dans les principes mêmes, en réaction contre la législation carolingienne et par le retour aux traditions de l'Eglise primitive. Car, pour employer une formule chère aux grégoriens, ' jamais la

Dear Fr. Bede -
Please return to
the Merton Room -
I checked this out
some time ago.

Thanks,
G. Chapman

olingien.
évolution
isme, un
pirations

ns nou-
irituelles
tour aux
que peu

contribuait
Eglise la
s siècles,
pauvreté.
populaire,
ivement
xes des
nent de
ouveaux
xe dans
le culte,
e (tirant
tel agri-
sessions

PSEUDO-MACAIRE

CINQ HOMÉLIES

SPIRITUELLES

Jadis attribuées à saint Macaire le Grand, ces homélies ont vraisemblablement été composées au début du V^e siècle, en milieu syrien. On peut y déceler de nombreuses traces de l'influence d'Origène et des grands Cappadociens, dont l'intellectualisme est pourtant tempéré par la mystique plus affective du milieu où elles ont été composées, et où l'on était particulièrement sensible à la liberté spirituelle à laquelle accède le chrétien dont le « cœur » — au sens biblique du terme — est transformé par l'Esprit qui y inscrit sa loi d'amour (cf. *supra*, pp. 45-46).

Des cinq homélies dont on lira le texte, la première, sans doute composée pour la fête de la Nativité du Seigneur, montre comment ce mystère est le fondement de la divinisation du chrétien, et donc de toute la mystique monastique. La seconde expose la signification de la vie monastique à partir de l'étymologie du mot « moine ». La troisième décrit la vie cénobitique selon une conception très proche de celle de saint Basile. Les deux dernières traitent du combat spirituel du moine et des effets de la présence intime de l'Esprit-Saint.

L'établissement d'un texte critique de ces homélies fait encore l'objet de nombreuses discussions et travaux. Les traductions que nous proposons ici sont faites, pour les deux premières homélies, sur l'édition G. L. MARRIOT, *Macarii anecdota*, Cambridge, 1918 (**hom. LII et LVI**); et pour les trois autres, sur l'édition courante reproduite dans PG 34 (**hom. III**, col. 468-472; **hom. XXI**, col. 656-660; **hom. XVIII**, col. 633-642). Pour ces trois dernières, nous reprenons une traduction inédite du regretté P. Lorson, s. j.

1. L
E
(c

1. L
l'homme
qui pa
parler.

En c
des hon
divinité
Aujourd
sont por
haut. Au
de l'hom
vers Die
phète dis
personne
là le déla
voie ne m
ne pouva

Aujour
qu'elles c
ciel. Le S
naguère, e
sion est de
règne sur
ainsi qu'il
dire l'âme,
de peur, h

cause du peché : « Sous la malédiction, est-il écrit, tu seras défaillant et tremblant sur la terre. » Dès lors, en effet, que la demeure de l'âme est bâtie sur l'eau du fleuve, elle sera fluctuante et branlante; mais aujourd'hui, c'est sur le roc immobile de la divinité qu'elle est édifiée.

Ils exultent, les anges, les astres, le soleil, la lune, la terre



ussi
elui
du

lut
la
té.
se
n-
ie
ne
o-
e
r
e
e

vrai-
milieu
d'Ori-
pour-
elles
ble à
teur »
it qui

doute
nment
t donc
nifica-
u mot
concep-
s trai-
ésence

encore
ns que
mélies,
1918
urante
(I, col.
s, nous
j.

PSEUDO-MACAIRE
CINQ HOMÉLIES

*HERMITAGE OF CHRIST
IN THE MOUNTAINS*

CALIENTE, NEVADA 89008

se
sy
gè
tc
or
lc
—
y
c
c
d
ti
«
t
t
ii
l'
r
s
(
r
é
r

ont vrai-
en milieu
nce d'Ori-
est pour-
où elles
ensible à
« cœur »
Esprit qui

ans doute
comment
n, et donc
significa-
du mot
e concep-
ières trai-
présence

ait encore
ctions que
homélie,
dge, 1918
courante
XXI, col.
ières, nous
s. j.

le mot de l'Apôtre : « Afin que vous soyez remplis de la plénitude du Christ » (Ep. 3, 19). Et ailleurs : « Jusqu'à ce que nous soyons parvenus à l'état d'hommes faits, à la mesure de la stature parfaite du Christ » (Ep. 4, 13). Le Seigneur a promis à tous ceux qui croient en lui et qui prient véritablement, de leur accorder l'union mystérieuse et ineffable avec l'Esprit-Saint. C'est pourquoi nous voulons nous consacrer entièrement au Seigneur et nous hâter d'obtenir les biens dont il a été question. Sanctifiés d'âme et de corps, cloués à la croix du Christ, devenons dignes du royaume éternel et louons le Père, le Fils et le Saint-Esprit dans tous les siècles. Amen.

CINQ HOMÉLIES SPIRITUELLES

NOTES

1. L'image de l'union nuptiale de l'âme et du Verbe s'enracine dans la Bible; elle a été développée par Origène (cf. *Homélies sur le Cantique des Cantiques*; SC 37). Celui-ci parle également de la naissance du Christ dans l'âme (exemple *ibid.*, p. 91) qui en devient ainsi spirituellement la « mère » par le consentement qu'elle apporte à la grâce. Ici, les deux images de l'union nuptiale et de la maternité sont mise en relation d'une façon cohérente : par son union avec le Verbe, l'âme engendre en elle-même l'homme nouveau.

2. Tout ce passage est très proche de l'enseignement de saint Irénée : cf. *Contre les hérésies*, V, VI, 1. Assurément, l'Esprit-Saint ne devient pas une partie constitutive de l'homme dans le même sens que l'âme créée; néanmoins, l'image de l'union de l'âme et du corps, souvent reprise par les Pères, exprime bien tout à la fois, la nécessité vitale pour l'homme d'être animé par le Saint-Esprit pour réaliser sa destinée concrète, et le caractère réaliste de la déification.

3. La consolation (*óra* : littéralement, « belle saison », « temps favorable », « épanouissement ») dont il est question ici sera décrite plus loin, p. 139; c'est l'expérience lumineuse de Dieu, qui alterne avec les déréllections. « Purifiée de ses passions » traduit ici le grec *apatthès*. L'*apatthéia* (impassibilité) vers laquelle le moine doit tendre n'est pas l'extinction des passions — désir, crainte, joie, tristesse, etc. — que prênaient les stoïciens, mais une rectification et une intégration de ces mouvements de notre psychisme, de telle sorte que toute leur énergie se mette au service de l'amour de Dieu et du prochain, avec aisance et spontanéité. Cette pacification en profondeur de l'âme, condi-

tion nécessaire de la prière contemplative, ne peut s'obtenir artificiellement, à coups de volonté tendue; elle suppose une ascèse à laquelle tout l'être participe harmonieusement, le renoncement intérieur étant à la fois animé par un amour profond du Seigneur, et symbolisé par des pratiques et des « exercices corporels » — jeûne, veilles, absence de confort, travail manuel, etc. — réglés par la vertu de discrétion.

4. Fréquent chez Grégoire de Nysse, par exemple, l'emploi des termes de « mélange » et de « fusion » pour caractériser notre union au Verbe et à l'Esprit-Saint se retrouve déjà dans saint Irénée (v. g. *Contre les hérésies*, III, XIX, 1; V, I, 3), chez qui ces expressions se réfèrent au symbolisme du mélange de l'eau et du vin dans l'eucharistie.

5. L'image du fer plongé dans le feu est classique chez les Pères grecs (v. g. Saint BASILE, *Contre Eunome*, III, 5; P.G. 29, 665 BC), qui l'utilisent pour suggérer le mystère de la compénétration sans confusion de la nature humaine et de la nature divine dans le Christ, puis dans l'homme divinisé.

6. Le nom de « moine », qui vient du grec *monachos*, et signifie : seul, unique, simple, exprime donc bien la condition de celui qui a renoncé au mariage et à la société des hommes, et qui s'efforce de se purifier des souvenirs et pensées pouvant encore éveiller en lui des passions mauvaises. Mais le terme évoque encore pour Macaire cette simplification ultime de l'esprit qui s'unit à Dieu dans le dépouillement d'une oraison excluant toute multiplicité d'images et de concepts. Cette utilisation spirituelle du terme de *monachos* a d'ailleurs des antécédents dans le monde hellénistique et dans le judaïsme d'expression grecque.

7. Deux affirmations principales ressortent de ce développement : d'une part, la prière contemplative, en tant qu'elle met en œuvre d'une façon très parfaite la charité répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint, est la source de toutes les autres œuvres de la vie chrétienne et les contient éminemment en elle-même; Marc l'Ermite dira : « La pratique des commandements est contenue tout entière dans la prière : car il n'est rien qui dépasse l'amour de Dieu (*De ceux qui prétendent se sanctifier par les œuvres*, 96; *Philocalia*, Athènes, 1957, I, p. 115); c'est à la même doctrine que se référerait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, lorsqu'elle justifiait ainsi sa propre vie contemplative, dépourvue d'œuvres extérieures : « Je compris que l'amour renfermait toutes les vocations, que l'amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux... en un mot, qu'il est éternel!... Dans le cœur de l'Eglise, ma Mère, je serai l'Amour » (*Manuscrits autobiographiques*, Ed. « Livre de vie », p. 226). D'autre part, la prière contemplative découvre à l'âme, dans les mystères de Dieu, des profondeurs que la simple lecture « extérieure » de l'Écriture ne saurait révéler. La grande nouveauté de la Nouvelle Alliance, en effet, c'est que la vie religieuse de l'homme n'est plus essentiellement affaire de préceptes et de notions reçus d'un magistère extérieur : la vérité est désormais dans son cœur. Au baptême, l'Esprit-Saint recrée ce cœur, et le rend ainsi à sa vraie nature. Il y inscrit un amour, un désir de Dieu, un sens des choses

divines, qui sont cette Loi nouvelle, gravée non plus sur des tables de pierre, mais dans nos cœurs, qu'annonçaient les prophètes (cf. Jr. 31, 33-34; Rm. 8, 2), et cette onction de l'Esprit qui « nous instruit de tout », de telle sorte que nous n'avons plus besoin d'un enseignement extérieur (cf. 1 Jn 2, 27). Néanmoins, cette présence intime de l'Esprit n'est pas expérimentée par l'homme aussitôt qu'il a reçu le baptême. Le sacrement laisse subsister la concupiscence, et celle-ci se manifeste à la conscience psychologique par une multiplicité anarchique de tendances, d'images et d'idées qui captivent l'attention et nous empêchent d'entendre le murmure intérieur de l'Esprit; seul un long combat spirituel permettra d'intégrer ce monde intérieur dans l'unité d'une vie tout animée par la charité (cf. *l'apathéia*), et d'établir ainsi l'âme dans ce silence où la vérité qui nous habite se découvre à nous. Et même alors, ce ne sera pas la lumière de la vision face à face, réservée pour l'au-delà.

8. Comme chez saint Basile, la théologie de la vie cénobitique que suppose cette homélie se fonde sur la doctrine du Corps mystique du Christ. Chacun des membres de la communauté possède son charisme propre, mais, en vertu de la communion des saints, l'activité de chacun est au bénéfice de tous et par là même, les grâces départies aux uns et aux autres deviennent communes à tous. La communauté cénobitique apparaît ainsi comme une icône du Corps mystique, d'où la très haute estime des législateurs monastiques pour cette forme de vie. On ne saurait toutefois prendre argument de ce fait pour mettre en doute la qualité chrétienne de la vie *cénobitique*. *erémétique*

9. La retraite dans la solitude délivre l'homme des tentations occasionnées par la présence des objets qui excitent ses mauvaises tendances. Mais en libérant le moine des innombrables sollicitations qui, dans la vie courante, risquent de le tirer sans cesse hors de lui-même, la solitude l'engage dans un nouveau combat, le plus âpre de tous. Elle lui permet en effet de se rendre attentif aux divers mouvements qui s'agitent dans son cœur; et alors se manifestent sous forme de suggestions mauvaises toutes les tendances déréglées qu'il portait en lui sans en avoir conscience. C'est pourquoi le désert ne sera pas seulement le lieu de la rencontre avec Dieu, mais aussi celui d'un combat invisible incessant, sans lequel on ne saurait avoir accès à la Terre promise.

10. Toute cette homélie décrit l'état de l'homme qui a « acquis » l'Esprit-Saint, c'est-à-dire qui, par la coopération de sa liberté avec la grâce, a permis à celle-ci de prendre une telle emprise sur tout son être que désormais la pratique du bien revêt pour lui un caractère de spontanéité, d'aisance joyeuse, de stabilité, qui correspond à ce que les théologiens occidentaux appelleront, après saint Thomas d'Aquin, le régime des dons du Saint-Esprit. Éprouver ainsi en soi la puissance de la « loi de l'Esprit », c'est identiquement découvrir et goûter en son cœur la présence intime et personnelle du Christ qui a commencé de nous transfigurer dans sa lumière.

11. La tradition monastique ancienne a toujours reconnu cet apostolat charismatique auquel certains moines peuvent être appelés par Dieu, et qu'ils exercent soit sous la forme d'une « paternité spiri-

MAXIME LE CONFESSEUR

LA VIE ASCÉTIQUE

Ce dialogue entre un novice et un ancien est l'un des écrits les plus personnels et les plus attachants de saint Maxime (580-662). Il s'adresse aux débutants dans la voie du monachisme cénobitique traditionnel. L'ascèse y est présentée selon le schéma devenu classique chez les héritiers d'Évagre le Pontique : rectification des puissances d'agressivité par la charité, de désir par la tempérance, et unification de l'esprit en Dieu par la prière pure. L'insistance sur la conversion et la componction du cœur y sont très caractéristiques aussi de la spiritualité byzantine. Mais ces données traditionnelles reçoivent ici un éclairage nouveau de l'exposé qui les précède, où les fondements christologiques de l'ascèse monastique sont mis dans un relief saisissant : tous les commandements se résument dans celui de l'amour, et le combat spirituel que le moine doit mener pour les garder reproduit celui du Christ qui a vaincu la mort par la mort en ne répondant que par l'amour à la haine meurtrière des adversaires excités contre lui par Satan.

La traduction a été faite sur le texte publié dans PG 90, col. 912-956.

1. Un frère interrogea un ancien et lui demanda : « Je t'en prie, Père, dis-moi quel a été le but de l'incarnation du Seigneur ? »

Le vieillard répondit : « Je suis surpris, frère, de ce que tu m'interroges à ce sujet, alors que tu entends tous les jours le symbole de la foi. Je vais cependant te le dire : C'est notre salut¹ qui a été le but de l'incarnation du Seigneur. »

Le frère lui dit : « Explique-toi, Père. »

L'ancien répondit : « L'homme, créé par Dieu à l'origine et placé dans le Paradis, transgressa le commandement et devint sujet à la corruption et à la mort. Ensuite, bien que régi de

génération en génération par les voies variées de la Providence de Dieu, il n'en continua pas moins à s'enfoncer dans le mal, et, entraîné dans les voies variées des passions charnelles, il en vint à tomber dans un mortel désespoir. C'est pourquoi le Fils unique de Dieu, le Verbe engendré par Dieu le Père de toute éternité, la Source de la vie et de l'immortalité, nous a illuminés, nous qui nous tenions dans les ténèbres et à l'ombre de la mort (Lc 1, 79). Prenant la chair de la Sainte Vierge par l'action du Saint-Esprit, il nous offrit l'exemple d'une manière de vivre divine; il nous donna de saints commandements et promit le Royaume des cieux à ceux qui y conformeraient leur conduite, menaçant d'un éternel châtement ceux qui les transgresseraient. En souffrant sa Passion rédemptrice et en ressuscitant des morts, il nous fit don de l'espérance en la résurrection et en la vie éternelle. Par son obéissance il nous affranchit de la condamnation du péché ancestral; par sa mort il détruisit l'empire de la mort, de sorte que « de même que tous meurent en Adam, tous aussi revivront dans le Christ » (1 Co. 15, 22). Ensuite, remonté au ciel et assis à la droite du Père, il envoya l'Esprit-Saint comme gage de vie, pour illuminer et sanctifier nos âmes, et pour assister dans leurs combats ceux qui s'efforcent de garder les commandements pour être sauvés. Voilà en bref quel a été le but de l'incarnation du Seigneur. »

2. Le frère demanda : « Quels commandements² me faut-il observer, Père, afin d'être sauvé par eux ? J'aimerais l'apprendre en quelques mots. »

Le vieillard répondit : « Le Seigneur lui-même dit aux Apôtres après la résurrection : « Allez! de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit » (Mt. 28, 19-20). Ainsi donc tout homme baptisé au nom de la vivifiante et défiante Trinité doit observer tout ce qu'Il a commandé. C'est pour cette raison que le Seigneur a joint à la foi droite l'accomplissement des commandements : il savait que l'une sans l'autre n'est pas capable de sauver l'homme. C'est pourquoi David, qui avait aussi la foi droite, s'adressa à Dieu en ces termes : « Je me règle sur tes préceptes et je hais tout chemin de mensonge » (Ps. 118, 128). En antidote contre chaque voie perverse, en effet, chacun des comman-

dements nous fut donné par le Seigneur, et l'omission de l'un d'entre eux ouvrira inévitablement la voie à l'habitude mauvaise qui lui est opposée. »

3. Le frère reprit : « Mais qui donc, Père, peut observer tous les commandements ? Ils sont si nombreux ! »

Le vieillard lui dit : « Celui qui imite le Seigneur³ et suit la trace de ses pas. »

Le frère demanda : « Qui peut imiter le Seigneur ? Bien qu'il se soit fait homme, le Seigneur était Dieu. Mais moi je suis un homme, un pécheur asservi à mille passions. Comment donc puis-je imiter le Seigneur ? »

Le vieillard répondit : « Aucun de ceux qui sont asservis aux choses matérielles ne peut imiter le Seigneur, mais seulement ceux qui peuvent dire : « Vois, nous avons tout quitté et nous t'avons suivi ! » (Mt. 19, 27). Ceux-là reçoivent le pouvoir et de l'imiter, et de bien accomplir ses commandements. »

Le frère reprit : « Quel pouvoir ? »

Le vieillard répondit : « Ecoute ce qu'il dit lui-même : « Voici que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds serpents, scorpions et toute puissance de l'ennemi ; et rien ne pourra vous nuire » (Lc 10, 19).

4. Et Paul, qui lui aussi avait reçu ce pouvoir et cet empire, dit à son tour : « Montrez-vous mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ » (1 Co. 11, 1). Et encore : « Il n'y a donc plus désormais de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus, dont la conduite s'inspire non de la chair, mais de l'esprit » (Rm. 8, 1, 4). Plus loin : « Ceux qui sont au Christ Jésus ont crucifié leur chair avec ses passions et ses convoitises » (Ga. 5, 24). Et encore : « Le monde est crucifié pour moi et moi pour le monde » (Ga. 6, 14).

5. Au sujet de cet empire et de ce secours, David prophétise en disant : « Celui qui demeure à l'abri du Très-Haut, loge sous la protection du Dieu du ciel. Il dira au Seigneur : « Tu es mon rempart et mon refuge ; mon Dieu, en lui je mettrai mon espérance » (Ps. 90, 1). Et un peu plus loin : « Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon ; car il a ordonné à ses anges de veiller sur toi, de te garder dans toutes tes voies » (Ps. 90, 13, 11). Quant

à ceux qui suivent leurs convoitises et sont attachés aux choses matérielles, écoute ce qu'ils entendent de la bouche du Seigneur : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi » (Mt. 10, 37). Et un peu plus loin : « Qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi » (Mt. 10, 38). De nouveau : « Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple » (Lc 14, 33). C'est pourquoi quiconque veut être son disciple et être trouvé digne de lui, et recevoir de lui pouvoir contre les esprits du mal, doit rompre toute attache charnelle et se dépouiller de toute passion mondaine. Il entre ainsi en conflit avec les ennemis invisibles à cause de ses commandements. De cela, le Seigneur lui-même nous a donné l'exemple en sa personne, puisqu'il fut mis à l'épreuve à la fois par leur chef au désert, et par les démoniaques qu'ils possédaient lorsqu'il revint parmi les hommes. »

6. Le frère dit alors : « Mais les commandements du Seigneur sont nombreux, Père, et qui peut les garder tous présents à l'esprit, de manière à combattre pour chacun d'eux ? Et moi tout spécialement, qui ai une si pauvre mémoire ! J'aimerais en entendre un bref exposé, pour pouvoir le retenir et être sauvé par ce moyen. »

Le vieillard répondit : « Bien qu'ils soient nombreux, frère, ils sont cependant tous résumés en une seule phrase : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ta force et de tout ton esprit et ton prochain comme toi-même » (Mc 12, 30-31). Et celui qui s'efforce de garder cette parole accomplit à la fois tous les commandements. Mais nul, s'il ne renonce, comme il a été dit plus haut, à toute attache aux choses de ce monde, ne peut aimer véritablement ni Dieu ni le prochain. En vérité, donner ses soins aux choses matérielles et en même temps son amour à Dieu est tout simplement impossible. C'est ce que dit le Seigneur : « Nul ne peut servir deux maîtres » (Mt. 6, 24), et « Nul ne peut servir Dieu et Mammon » (*ibid.*), car, dans la mesure où notre esprit s'attache aux choses de ce monde, il est leur esclave, et transgresse les commandements de Dieu, dont il ne fait nul cas. »

7. Le frère lui demanda : « De quelles choses veux-tu parler, Père ? »

Le vieillard répondit : « La nourriture, l'argent, les possessions, les louanges, les parents, et le reste. »

Le frère reprit : « Mais, Père, Dieu n'a-t-il pas créé ces choses ? Et ne les a-t-il pas données aux hommes pour qu'ils en usent ? Comment se fait-il qu'il nous commande de ne pas nous y attacher ? »

Le vieillard répondit : « Il est évident que Dieu les a faites et les a données aux hommes pour leur usage. Oui, en vérité, tout ce que Dieu a fait est bon, de sorte que nous pouvons plaire à Dieu en en usant bien. Cependant, faibles que nous sommes, et avec notre esprit appesanti par la matière, nous avons préféré les choses matérielles et profanes au commandement de l'amour; et parce que nous y sommes attachés, nous luttons contre les hommes, alors que nous devrions préférer l'amour pour tous les hommes à toutes les choses visibles, et même à notre corps. Cette préférence est le signe de notre amour pour Dieu, comme le Seigneur lui-même nous le montre dans l'Évangile : « Celui qui m'aime, dit-il, gardera mes commandements » (Jn 14, 15). Et quel est ce commandement dont l'observance prouve notre amour pour lui ? Écoutons-le nous le dire : « C'est là mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres » (Jn 15, 12). Saisis-tu que cet amour mutuel est la preuve de notre amour pour Dieu, lequel est l'accomplissement de tous ses commandements (cf. Rm. 13, 10) ? C'est pour cette raison qu'il commande à quiconque désire réellement être son disciple, de ne pas s'attacher à ces choses, mais plutôt de renoncer à tout ce qu'il possède. »

8. Le frère insista : « Tu as dit, Père, que nous devons mettre l'amour pour tous les hommes au-dessus de l'amour de toutes les choses visibles, même du corps. Mais comment puis-je aimer l'homme qui me hait et m'a en aversion ? Supposons qu'il soit envieux et me lance des injures, me tende des pièges et essaie de me duper. Comment puis-je l'aimer ? Cela me semble impossible et contre nature, Père ! Car le déplaisir éprouvé du fait des souffrances subies contraint irrésistiblement celui qui les endure à se détourner de celui qui les cause. »

Le vieillard répondit : « Il est effectivement impossible aux reptiles et aux bêtes féroces dominées par l'instinct de ne pas

profusion des miracles stupéfiants pour confirmer ce qu'il disait et inviter les foules à croire, ce misérable excita les Pharisiens et les scribes pervers à monter des complots contre lui, pensant ainsi l'amener à haïr ceux qui les avaient formés : il aurait de la sorte atteint son but en faisant de lui un transgresseur du commandement de l'amour du prochain.

12. « Mais le Seigneur, puisqu'il était Dieu, connaissait ses desseins secrets; il ne tourna donc pas sa haine contre les Pharisiens qui étaient ainsi excités par lui; comment l'aurait-il pu, lui dont la nature est bonté? Son amour pour eux, tout au contraire, le porta à combattre contre l'instigateur de leurs actes. Il avertissait, blâmait, reprenait, réprimandait, faisait inlassablement du bien à ceux qui étaient excités contre lui, eux qui, bien que capables de résister, avaient cependant, par lâcheté, prêté une oreille complaisante aux suggestions du démon. Sous les blasphèmes, il endurait; dans la souffrance, il supportait patiemment, leur témoignant toutes les formes de l'amour. Et c'est ainsi qu'il combattait l'instigateur de leurs actes, par sa bonté envers ceux qui étaient excités contre lui. O guerre paradoxale! En échange de la haine, il ne donne que de l'amour; par sa bonté, il expulse le père du mal. C'est pour cette raison qu'il endura de leur part tant de maux; ou plutôt, pour dire plus exactement la vérité, c'est à cause d'eux que lui, en tant qu'homme, combattit jusqu'à la mort, pour garder le commandement de l'amour. Ensuite, après avoir remporté une victoire complète sur le démon, il obtint la couronne de la Résurrection, à notre profit. C'est ainsi que le Nouvel Adam restaura l'ancien. C'est ce que dit le divin Apôtre : « Ayez en vous les sentiments qui furent ceux mêmes du Christ Jésus » (Ph. 2, 5), et ce qui suit.

13. « Tel était donc le but du Seigneur : obéir à son Père jusqu'à la mort, en tant qu'homme, pour notre profit, en gardant le commandement de l'amour; combattre le démon en se soumettant aux souffrances qu'il lui infligerait par le moyen de ceux qu'il avait excités contre lui, les scribes et les Pharisiens. C'est ainsi qu'en se laissant vaincre volontairement, il avait vaincu celui qui comptait vaincre et avait arraché le monde à sa domination. De cette façon, « le Christ a été crucifié en raison de sa faiblesse » (2 Co. 13, 4), et par le moyen de cette

faiblesse, il tua la mort et « anéantit celui qui avait l'empire de la mort » (Hé. 2, 14). De la même façon, Paul était faible par lui-même, et cependant il « se vantait de ses infirmités afin que repose sur lui la puissance du Christ » (2 Co. 12, 9).

14. « Sachant de quelle façon cette victoire avait été remportée, Paul écrivait aux Ephésiens : « Ce n'est pas contre la chair et le sang que vous avez à lutter, mais contre les principautés, contre les puissances » (Ep. 6, 12), et ce qui suit. A tous ceux qui soutiennent la guerre contre les ennemis invisibles (cf. Ep. 6, 11, 17), il disait de revêtir la cuirasse de la justice et le casque de l'espérance, de prendre le bouclier de la foi et le glaive de l'Esprit, afin de pouvoir éteindre les traits enflammés du Mauvais. Par son exemple enfin, il leur montrait la façon de combattre : « C'est bien ainsi, dit-il, que je cours, moi, non à l'aventure; c'est ainsi que je fais du pugilat, mais sans frapper dans le vide; je meurtris mon corps au contraire et le traîne en esclavage, de peur qu'après avoir servi de héraut pour les autres, je ne sois moi-même disqualifié » (1 Co. 9, 26-27). Et encore : « A cette heure encore, nous souffrons la faim, la soif, la nudité et nous sommes maltraités » (1 Co. 4, 11). Et encore : « Labeur et fatigue, veilles fréquentes, faim et soif, jeûnes répétés, froid et nudité! Et sans parler du reste » (2 Co. 11, 27).

15. « C'est donc contre les démons qui excitent les voluptés charnelles qu'il lutta dans ce combat, usant de la faiblesse de son propre corps pour les mettre en fuite. Mais d'autres démons font la guerre pour fomenter la haine, et à cet effet ils excitent les négligents contre ceux qui sont fervents, pour que, ainsi mis à l'épreuve par eux, ils en viennent à les haïr et à transgresser le commandement de l'amour; contre ceux-là il indique de nouveau par son exemple comment remporter la victoire : « On nous insulte, dit-il, et nous bénissons; on nous persécute et nous l'endurons; on nous calomnie et nous consolons. Nous sommes devenus comme l'ordure du monde et sommes jusqu'à présent l'universel rebut » (1 Co. 4, 12). Et ce sont les démons, bien sûr, qui suggèrent insultes, calomnies, persécutions, afin de pousser celui qui en est l'objet à haïr l'insulteur, le calomniateur, le persécuteur, tout leur dessein étant de faire transgresser le commandement de l'amour. Mais comme l'Apôtre n'ignorait

pas leurs desseins, il bénissait ceux qui l'insultaient, il supportait les persécuteurs et conjurait les blasphémateurs à la fois de se détacher des démons qui leur inspiraient tout cela et de se rapprocher du Dieu de bonté. En luttant de la sorte, il triomphait des démons qui inspiraient ses adversaires, s'appliquant toujours à vaincre le mal par le bien (cf. Rm. 12, 21), à l'imitation du Sauveur. Et ainsi Paul, comme d'ailleurs les autres Apôtres, détacha le monde entier du démon et le rapprocha de Dieu; par l'échec, ils furent vainqueurs de ceux qui croyaient vaincre. Allons, frère! si tu te mets, toi aussi, à la poursuite de ce but, tu seras capable, toi aussi, d'aimer ceux qui te haïssent; mais autrement, cela est impossible. »

16. Le frère reprit : « Tu dis vrai, Père, il en est bien ainsi, et non autrement. Et voilà pourquoi le Seigneur lui-même supporta tout, quand on le blasphémait, et qu'on le frappait, et qu'il souffrait mille autres choses de la part des Juifs. A leur égard, il était rempli de compassion, parce qu'ils agissaient par ignorance et avaient été trompés. Et c'est ce qui lui fit dire aussi, quand il était en croix : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Lc 23, 34). Quant aux pièges et aux ruses du démon et de ses satellites, il en triompha sur la croix; pour le commandement de l'amour, comme tu l'as dit, il lutta contre eux jusqu'à la mort; et il nous fit bénéficier de sa victoire sur eux. Il nous libéra de l'empire de la mort et fit don au monde entier de sa Résurrection en gage de vie. Mais prie pour moi, Père, afin que je puisse comprendre parfaitement le but du Seigneur et de ses Apôtres, et pour que je puisse garder la sobriété (d'esprit) au temps de la tentation et percer à jour les desseins du diable et de ses démons. »

17. Le vieillard répondit : « Si tu médites sans cesse ce qui vient d'être dit, tu seras capable de les percer à jour, pourvu que tu comprennes aussi que, si tu es tenté, ton frère également est tenté; le comprenant, tu lui pardonneras; et refusant de donner dans le piège, tu résisteras au Tentateur qui veut t'amener à haïr celui qui est tenté. C'est pour cela que Jacques, le frère du Seigneur, dit dans les Epîtres catholiques : « Soumettez-vous donc à Dieu; résistez au diable et il fuira loin de vous » (Jc. 4, 1). Si donc tu médites sans cesse dans la sobriété de ton âme tout ce qui précède, comme nous l'avons dit, tu pourras con-

naître le but du Seigneur et de ses Apôtres, aimer les hommes et avoir compassion de ceux qui tombent, et tenir ainsi continuellement en échec par l'amour la malice des démons. Mais si nous sommes, nous, négligents, paresseux, et laissons les plaisirs charnels obscurcir notre esprit, nous faisons la guerre non aux démons, mais à nous-mêmes, et à nos frères; bien plutôt, par de telles choses, nous mettons au service des démons et en leur nom nous combattons les hommes. »

18. Le frère dit : « Il en est bien ainsi, Père! Par suite de ma négligence, en effet, les démons trouvent sans cesse l'occasion de me nuire. Et c'est pourquoi je t'en supplie, Père, dis-moi ce qu'il faut faire pour acquérir la sobriété⁴. »

Le vieillard répondit : « Une complète insouciance pour les choses de la terre et une méditation continuelle des Saintes Ecritures conduisent l'âme à la crainte de Dieu; et la crainte de Dieu engendre la sobriété. L'âme commence alors à apercevoir les démons qui lui font la guerre au moyen des pensées, et elle engage le combat contre eux. C'est de ces adversaires-là que David a écrit : « Mon œil a aperçu mes ennemis » (Ps. 53, 9). Au sujet de cette lutte, Pierre, le coryphée des Apôtres, dit aussi, pour stimuler les disciples : « Soyez sobres, veillez! Car votre adversaire le diable, comme un lion rugissant, est là qui rôde, cherchant qui dévorer. Résistez-lui, fermes dans la foi » (1 P. 5, 8). Et le Seigneur : « Veillez et priez, pour ne pas entrer en tentation! » (Mt. 26, 41). Et l'Ecclésiaste dit : « Si un esprit qui en a reçu pouvoir se lève contre toi, ne quitte pas ta place » (Qo. 10, 4). Ce lieu où l'esprit doit demeurer, c'est la vertu, et aussi la connaissance et la crainte de Dieu. L'admirable Apôtre, qui manifesta une si grande sobriété et qui combattit si généreusement, dit : « Nous vivons dans la chair, il est vrai, mais nous ne combattons pas avec les moyens de la chair. En effet, les armes de notre combat ne sont point charnelles, mais elles ont, par la vertu de Dieu, le pouvoir de renverser des fortes. Nous détruisons les pensées et toute puissance altière qui se dresse contre la connaissance de Dieu, et nous faisons toute intelligence captive pour l'amener à obéir au Christ. Et nous sommes prêts à châtier toute désobéissance » (2 Co. 10, 3-6). Si donc, tout à la fois, tu imites les saints et tu appliques diligemment ton esprit à Dieu, tu auras la sobriété. »

tions du renoncement. Et Lui, sur-le-champ, de me délivrer de toute nécessité. Aussi, frère, je ne me soucie plus de l'avenir pour moi, car je sais que Lui s'en inquiète et je supporte ainsi plus facilement les tentations qui me surviennent; pour moi je n'y apporte qu'une seule chose, la « prière sans interruption » (1 Th. 5, 17). Je sais en effet que plus l'épreuve se prolonge, plus se préparent les couronnes, pour celui qui tient bon. Car c'est là un pacte auprès du juste Juge. Sachant cela, frère, ne va pas tomber dans l'insouciance; rappelle-toi que tu te trouves en plein combat et que nombreux sont ceux qui luttent pour nous contre l'ennemi de Dieu. Comment pourrions-nous affronter un aussi terrible adversaire de notre ruse[?] si la très puissante droite du Verbe-Dieu ne nous soutenait de sa sollicitude et de sa vigilance? Comment la nature humaine résisterait-elle à ses embûches? Car il est écrit : « Qui a ouvert le devant de sa tunique, qui a pénétré la lame de sa cuirasse? De sa gueule jaillissent des torches brûlantes, il s'en échappe des étincelles de feu. Ses naseaux crachent la fumée de cendre rougie à la flamme du charbon. Son cœur est un tas de charbons. Une flamme sort de sa gueule. Sur son cou est campée la force. Devant lui court la perte. Son cœur s'est durci comme une pierre; il résiste comme l'enclume non malléable. Il fait bouillir le gouffre comme une marmite; il commande à la mer comme à un brûle-parfum, et à la profondeur de l'abîme comme à un prisonnier. Il regarde en face les plus hautains, étant lui-même roi de tout ce qui est dans les eaux » (Jb 41, 5 s.). Voilà, frère, celui que nous avons à combattre. C'est ce terrible tyran que nous décrit la Parole. Mais la victoire sur lui est facile pour ceux qui ont entrepris comme il faut la vie solitaire, d'abord parce qu'ils ne détiennent rien qui lui appartienne; ensuite à cause de leur renoncement au monde et de leur courage dans les vertus; enfin parce que nous avons quelqu'un qui combat pour nous. Car, dis-moi, qui donc s'approche du Seigneur et accueille sa crainte dans son esprit sans être transformé dans sa nature? Ou qui se rend brillant par les lois et les œuvres divines sans se faire une âme éclatante ou sans se préparer à briller comme l'éclair par des pensées et des idées toutes divines? Il ne la laisse pas stérile. Car il possède un Dieu qui lui éveille l'esprit pour le tendre insatiablement vers la lumière. A une telle âme qui agit si inten-

dance et la déférence pour tous. Que ton langage soit soumis et modéré, jusqu'à être obéissant envers celui avec lequel tu parleras. Habitue-toi à dire à chaque instant, dans un esprit d'humilité : « Pardonne-moi³ ». Les démons, en effet, redoutent beaucoup que cette parole ne soit dite par quelqu'un à son frère, selon le témoignage des saints Pères. Ne conteste jamais sur quelque chose que ce soit, alors même que tu connaîtrais mieux la vérité : mais abandonne complètement ce qui est tien pour faire ce que te dit ton frère, de peur que, par une certaine coutume, tu ne prennes l'habitude de contredire ton frère et d'affirmer ton opinion sans conviction. Comprends ce que je te dis, mon fils : ne persiste jamais dans ton opinion, alors même qu'elle serait vraie, mais fais simplement ce que te disent ton frère ou les dignitaires, sans contester : par là tu acquerras la parfaite obéissance et la délivrance de la contradiction, mère de toutes les disputes. Dès que tu as reçu un ordre, applique-toi entièrement à l'exécuter. Efforce-toi, si c'est possible, de faire tout le travail de la communauté. Et quand tu auras fait cela dans la mesure du possible, dis cette parole de Notre Seigneur : « Je suis esclave et serviteur; j'ai fait ce que je devais faire » (Lc 18, 10). Honore le supérieur du couvent, les dignitaires, les économes, comme tenant la place du Christ, et obéis-leur. Quand ils te prescrivent quelque chose, accomplis-le aussitôt avec soin et en toute application. Sache que Dieu te donnera le repos dans ta cellule en rapport avec l'obéissance que tu auras fait paraître dans le couvent.

« Habitue-toi à ne manger qu'une fois le jour, et non pas des mets variés mais seulement du pain, et un potage simple⁴, et celui-ci non pas tous les jours, mais une fois ou deux dans la semaine.

« Que la psalmodie ne cesse pas dans ta bouche : de sorte que ton labeur soit double; car, tandis que ton corps s'adonnera aux œuvres extérieures, ton âme s'appliquera intérieurement à l'œuvre de l'office et de la psalmodie.

« Garde-toi bien de dormir les pieds étendus mollement et négligemment; mais assieds-toi à terre, les reins appuyés contre le mur, et prends le sommeil habituel⁵; et quand viendra le moment de l'office commun, lève-toi avec empressement pour aller à l'office avec tes frères. »

dance et la déférence pour tous. Que ton langage soit soumis et modéré, jusqu'à être obéissant envers celui avec lequel tu parleras. Habite avec un esprit d'humilité : « Fais tout ce que tu fais, et redoutent beaucoup qu'un à son frère, selon le conseil de l'Écriture, ne conteste jamais sur quelque chose, car tu ne saurais mieux connaître la vérité que celui qui est tien pour faire ce que tu fais. » Une certaine coutume, tu ne contestes jamais avec ton frère et d'affirmer ton opinion, alors même que te disent ton mon fils, que tu ne saurais là tu acquerras la perfection, sans contradiction, mère de toutes les vertus, applique-toi entièrement à Dieu, et fais tout le bien que tu peux dans la mesure de ta force. « Je suis venu pour servir, et non pour être servi » (Lc 18, 17). Les économistes, les dignitaires, les riches, obéis-leur. Quand ils te pressent, aussitôt avec soin et avec douceur, donne-leur le repos que tu auras fait

« Habite avec un esprit d'humilité, et non pas des mets variés, car le riche se repose sur son bien, et celui-ci ne se repose pas sur son bien pendant la semaine. »

« Que ton labeur ne soit pas inutile, mais qu'il s'adonne aux œuvres de Dieu, et qu'il s'intérieurement à l'œuvre de Dieu. »

« Garde-toi de te reposer mollement et négligemment; mais assieds-toi à terre, les reins appuyés contre le mur, et prends le sommeil habituel⁴; et quand viendra le moment de l'office commun, lève-toi avec empressement pour aller à l'office avec tes frères. »

Carmel t

Traverse City, Mich.

ids. 6-45

at 7. -

- followed by Breakfast.

for me - ~~6~~ 11-12.

mb. 12.

for me . 4:⁰⁰~~30~~ - 5:⁰⁰~~30~~.

in.

to Cordoba.

Sunday. to SF.

Monday. to SB.

les hommes méchants et tous les dangers. Et véritablement, tu dois travailler pour Dieu aujourd'hui plus qu'hier, puisqu'il t'a fait arriver jusqu'à ce jour auquel tu ne devais pas espérer parvenir, et t'a délivré les jours passés de la crainte que tu avais qu'il t'arrivât en ces jours quelque accident, crainte qui doit encore posséder ton âme pour le jour présent. Que la vie accomplie précédemment selon les règles soit encore la tienne au jour présent. Consacres-en toutes les heures et tous les instants à une action de grâces ininterrompue envers Dieu qui t'a jugé digne de sa familiarité.

« Sache, et sois bien persuadé, mon fils, que si tout ton corps, si tous les poils de ta chevelure étaient bouche et langue, ils ne pourraient pas rendre grâces à Dieu convenablement pour tous ses bienfaits à ton égard : pour t'avoir amené à l'existence; pour t'avoir donné la raison, afin que tu ne sois pas comme les animaux; pour les biens qu'il t'a préparés en ce monde et aussi dans le monde futur, par la venue du Christ Notre Seigneur, et par les dispositions de sa Providence envers toi : lui qui étant véritablement Dieu s'est fait homme pour toi, a souffert la passion, la croix, la mort afin de te vivifier; pour t'avoir distingué des païens par la connaissance spéciale qu'il t'a donnée, afin que tu croies au christianisme; pour t'avoir fait sortir du monde et de ses labeurs grossiers; pour t'avoir amené à sa familiarité; pour t'avoir délivré des distractions extérieures; pour t'avoir placé dans ta cellule, afin de converser avec lui à chaque instant; pour t'avoir jugé digne d'invoquer son saint nom et de le louer dans ta bouche souillée; et surtout parce qu'il t'accorde de lui rendre grâces pour ses bienfaits envers toi. Bref, tu dois rendre grâces à Dieu pour ses bienfaits à ton égard, à chaque souffle que tu émetts, à chaque aspiration que tu respires. Médite ces choses, mon fils, et à cause d'elles considère-toi à juste titre comme obligé devant Dieu, car tu l'es réellement, de travailler avec ferveur à l'œuvre que tu dois pratiquer dans ta cellule. »

Première année

— « La première année, mon fils, reçois chaque jour les mystères vivifiants, à moins que quelque motif ne t'empêche de le faire. Dans les assemblées du dimanche, sors pour aller à

l'office avec les frères dans l'église. Telle sera ta conduite dans ta cellule, pendant la première année; tu ne feras rien de plus sans ordre ni conseil. »

Seconde et troisième années

— La seconde et troisième année, il prescrivait en plus à chacun des frères quelque pratique ou travail, selon sa ferveur et autant qu'il le jugeait utile pour lui. Il prenait soin des frères faibles selon leur faiblesse. Il y en avait qu'il empêchait au bout d'une année, ou même moins, de sortir pour aller aux réunions, ou de recevoir les mystères chaque jour²³; et il y en avait d'autres à qui il ordonnait de se rendre aux réunions ou de recevoir les mystères plus souvent. Selon qu'il savait la chose plus avantageuse pour le frère, il ajoutait ou retranchait. Toutefois, il n'empêchait pas tout à coup le frère de recevoir les saints mystères; mais il l'y amenait peu à peu. En lui défendant de les recevoir chaque jour, il lui prescrivait de les recevoir à certains jours : le mercredi, le vendredi et le dimanche. Puis il diminuait encore, et le frère ne les recevait plus que le dimanche. Il en était de même pour sortir aux réunions; tel devait sortir, en plus du dimanche²⁴ encore une fois dans la semaine, c'est-à-dire au milieu; puis après quelque temps, lorsqu'il le jugeait opportun pour le frère qui venait le trouver, il lui défendait de sortir de toute la semaine. Il instruisait chacun des frères selon sa faiblesse, sa mesure, son état.

Pourquoi auparavant recevaient-ils chaque jour les saints mystères, et pourquoi cela leur était-il défendu maintenant ? Il le leur enseignait ainsi :

« Sache, mon fils, que le Christ connaît notre faiblesse et la débilité de notre nature. Il sait que nous sommes portés, par de nombreuses causes, à des péchés nombreux et variés, volontairement, par inadvertance et involontairement; c'est pourquoi il nous a donné, dans sa miséricorde, les saints mystères de son saint corps et de son saint sang, afin qu'ils soient pour nous le pardon des fautes et des péchés que nous commettons dans notre corps mortel; et que nous soyons fortifiés par eux contre les adversaires à qui notre vie déplaît et qui ne nous laissent pas servir en paix sa Majesté adorable. Tu dois donc, mon fils,

sortir chaque jour pour recevoir les mystères purificateurs, car le levain du péché se trouve encore dans ton corps, et aussi pour en retirer force et aide, afin de pouvoir résider dans ta cellule et accomplir tes offices et règles. »

Quand la science du frère s'était un peu développée, il lui disait au contraire :

« Nous ne devons pas oser, mon fils, recevoir chaque jour les saints mystères, bien qu'ils nous soient donnés par Notre Seigneur, dans sa miséricorde et sa bonté gratuite; mais nous devons rougir en face de sa bénignité, à cause de nos péchés et de notre indignité. Il nous suffit de les recevoir une fois de temps en temps. »

Il dirigeait ainsi la science du frère, jusqu'à ce qu'elle fût assez affermie pour recevoir ce qui est au-dessus de cette pensée. Alors il lui parlait ainsi :

« Mon fils, il est facile d'obtenir de la miséricorde de Dieu le pardon des péchés qui sont commis dans le corps; parce que l'homme pêche contre lui-même ou contre son frère, et parce qu'ils proviennent de la faiblesse et de l'inclination de notre nature. Mais les péchés qui viennent de l'âme et sont commis par elle sont difficiles à pardonner, parce qu'ils sont contre Dieu, et luttent contre lui par l'orgueil d'une âme misérable. L'Apôtre a déclaré que ceux qui irritent Dieu par les péchés de l'âme ne sont pas dignes de recevoir le corps et le sang de Notre Seigneur; et s'ils osent le recevoir, c'est pour leur condamnation et non pour leur pardon (1 Cor. 11, 27 s.). Ainsi donc, mon fils, considère en toi-même que tu n'es pas digne de ce don qui est gratuitement donné aux hommes, parce que ton âme est plongée dans de honteux péchés et en est souillée. Reconnais ceci avec justice : Heureux ceux qui sont dignes des saints mystères, et malheur à toi qui n'es pas digne de ce don sublime! Pense avec raison, en toi-même, que tu es un chien, un impudique, un de ceux à propos desquels Notre Seigneur a donné ces avertissements et a dit : « Ne leur donnez point le saint; ne jetez point les pierres précieuses aux pieds des porcs, pour qu'elles ne soient pas avilies » (Mt. 7, 6). Ce qui est saint convient et appartient aux saints. Que le seul souvenir du corps de Notre Seigneur que tu as reçu te suffise dans ta cellule; rassasie ta faim des miettes (de la table) des enfants. Par cette pensée, par cette

opinion humiliante, le Christ te rendra digne de l'humilité parfaite, qui est le vêtement salutaire dont est revêtue l'intelligence qui s'humilie elle-même, et grâce auquel elle apaise Dieu par le sacrifice de soi-même offert à sa Majesté.

« Quand, avec l'aide de la grâce, par ces labeurs, le frère pénètre dans le lieu de la véritable humilité, alors il comprend de lui-même et il est bien persuadé que, réellement et en vérité, nulle créature n'est digne de ce don sublime du mystère du corps de Notre Seigneur et de son sang précieux; car il reçoit mystérieusement la révélation de la grandeur, de la gloire, de la sublimité de ce mystère, admirable pour les anges, et aussi de la bassesse de notre nature plongée dans les transgressions. Par cette science qui est donnée à l'intelligence dans le lieu de la véritable humilité, cette intelligence s'élève au lieu de la spiritualité et elle participe spirituellement, sublimement, divinement, mystiquement, avec les esprits célestes, au mystère du corps et du sang de Notre Seigneur, en dehors de toute figure, mystère ou parabole, de la manière que les saints le recevront dans le monde nouveau. Car tous les mystères et les figures conviennent au monde présent; dans le monde nouveau, les saints recevront la véritable réalité des mystères et des figures, sans intermédiaire ni figure.

« Le moine qui se tient dans sa cellule doit s'efforcer autant qu'il peut d'y assimiler sa demeure et sa vie à l'habitation du monde nouveau, par la retraite du monde et de son tumulte, par l'éloignement de tout ce qui est du monde, par la mort absolue à tout ce qui est en lui, par son jeûne et son naziréat, par ses veilles et sa vigilance, par sa conversation amicale avec Dieu, bref par toutes ses actions qu'il s'efforcera de conformer à celles du monde nouveau; de là vient qu'il les omet corporellement pour les reprendre spirituellement, comme dans le monde nouveau. Donc, quand le moine pénètre, avec l'aide de Notre Seigneur, dans le lieu de la science, qui est le chemin conduisant à l'humilité, et quand Notre Seigneur l'a rendu digne, par ses miséricordes, de la mesure de la spiritualité, sa demeure est pour ainsi dire déjà fixée, par un mystère admirable, dans le monde nouveau; avec les esprits (célestes) et comme eux, il jouit spirituellement des saints mystères et reçoit le Christ dans son âme, sans l'intermédiaire des figures et des mystères. En même temps,

son intelligence est remplie d'une sainte joie; car il est la nourriture et le breuvage dans la bouche, qui n'en est pas une, de l'intelligence; de même que dans le monde nouveau le Christ est la nourriture et le breuvage de ceux qui y habitent, en dehors de tous les mystères et figures du monde présent. Donc, il ne faut pas blâmer les moines qui cessent de recevoir les saints mystères dans l'un ou l'autre des degrés que nous avons fait connaître : dans le premier, parce qu'ils ne s'en estiment pas dignes; dans le second, parce qu'ils en jouissent déjà spirituellement.

« Ce que je dis est connu et parfaitement compris de celui qui a éprouvé ces deux choses en lui-même, à savoir : que dans le premier cas le moine est persuadé de tout son cœur et sans aucune hésitation intérieure ou extérieure qu'il n'est vraiment pas digne de recevoir les saints mystères, et qu'au jour où il les recevra, il devra s'humilier davantage devant Dieu dont les miséricordes l'ont rendu digne de cette faveur dont il était indigne; et que dans l'autre cas, sans aucun doute et réellement, l'intelligence participe spirituellement avec les esprits (célestes) aux saints mystères.

« Pour toi, mon fils, comprends avec intelligence ces mystères profonds et admirables, et dirige par la science ta vie dans ta cellule; que ta conduite soit régulière, en dehors de toute perturbation.

« Règle ton jeûne avec mesure pendant la première année. Mange chaque soir jusqu'à ce que ton corps soit exercé aux labeurs. Ajoute alors le jeûne de deux jours; de celui-là, tu passeras à celui qui consiste à ne manger qu'une fois ou deux (la semaine). Pourtant, ne fais point cela sans conseil.

« Que ta veille soit de la moitié (de la nuit), ainsi que dit Abba Isaias²⁵ : « Donne la moitié de la nuit au repos, et la moitié aux labeurs de la veille. » Quand tu seras habitué à cela, plus tard, tu passeras tes nuits comme Abba Arsenios²⁶ qui tournait le dos au soleil et restait sur ses pieds jusqu'à ce qu'il le reçût en face, c'est-à-dire qu'il se tenait debout et veillait depuis le coucher du soleil jusqu'au lever de l'aurore.

17es « Ainsi, dans toutes actions, en commençant les petites et en achevant les grandes, en toutes et chacune, travaille et dirige-toi d'après les conseils des vieillards : ajoute ou diminue, allonge ou

abrège. Sache que sans conseil, tout le labeur du moine est vain; car notre vie dans le silence n'est pas de ce monde, mais du monde nouveau dont tu ne connais point les voies, ni les sentiers; et de même « notre lutte n'est pas avec la chair ou le sang, mais avec les princes, avec les grands, avec les puissants de ce monde ténébreux des esprits mauvais qui sont sous les cieux » (Ep. 6, 12), c'est-à-dire avec les démons rebelles, dont les attaques sont spirituelles et les embûches secrètes. Et pour cela, et à cause de cela, le frère qui marche dans cette voie a besoin de quelqu'un qui connaisse bien les ruses des adversaires, pour lui enseigner leurs diverses manières de combattre et les secrets de leurs embûches pernicieuses, afin qu'il ne soit pas blessé et ne meure point faute d'avertissement et par ignorance. »

Il instruisait chacun des frères séparément, selon qu'il le jugeait utile pour son bien : et de temps en temps il faisait un discours général contenant une instruction qui s'adressait à tous; il distinguait avec une grande sagesse et une science fort éclairée, l'état dans lequel quelqu'un se trouvait.

Quand il traitait d'une vertu en elle-même, il disait comment, de quelle manière elle devait être pratiquée; quel était son objet, les obstacles qu'elle présentait, en combien d'espèces elle était partagée et divisée; quelle était sa pratique dans chaque degré; et comment il fallait la pratiquer, parfois corporellement, parfois avec l'âme, parfois spirituellement avec l'esprit.

Il m'a paru bon de réunir ensemble et de placer ici ces instructions l'une après l'autre, bien que ma science ne me permette pas de les disposer comme il conviendrait, mais confusément, comme elles se présenteront, selon la faiblesse de ma science inculte.

Du silence

— Le silence est le calme dans lequel l'homme se tient en dehors de tous les bruits et de toutes les préoccupations de ce monde, et dans lequel se pratiquent toutes les vertus de la vie monacale; dans le silence, l'âme verra ses péchés et se connaîtra elle-même, l'homme comprendra combien grande est la miséricorde de Dieu et sa longanimité à notre égard, car, bien que

Que le Christ nous rende dignes par ses miséricordes de prier dans le lieu glorieux de sa divinité! Amen!

Des pénitences et des génuflexions

— Les inclinations et les extensions (des bras) pendant l'office, les génuflexions prolongées pendant la prière, acquièrent au moins l'humilité de l'esprit et l'abaissement, la chaleur du cœur, la purgation du corps, l'ardeur de l'âme, la ferveur des pensées, pendant la station continue de l'office en présence de Dieu. En effet, sans les pénitences : inclinations, extension de bras, génuflexions, l'office du frère est vulgaire, froid, languissant, de même que les prières qui s'y rencontrent.

Adonne-toi donc à ces choses, mon fils, de toute ta force, en toute vigueur, ardemment et courageusement, afin que ton oblation soit acceptable devant Dieu.

De l'humilité, de la mansuétude, de la bénignité, du mépris de soi-même

— L'humilité est le vêtement du Christ Notre Seigneur. Sans elle tout le labeur du moine est vain, alors même qu'il serait rempli d'œuvres excellentes. Toutes les œuvres vertueuses ne sont point vertueuses sans l'humilité; car c'est elle qui fait vertueuses les œuvres vertueuses; bien plus, les œuvres vertueuses, le silence louable, dis-je, le jeûne qui sanctifie, les oraisons, les offices et le reste des bonnes œuvres qui ne sont pas accomplies par humilité ou avec humilité se trouvent vains, nuisibles, pernicieux, et contraires à la pratique des vertus. Dans l'humilité, même sans bonnes œuvres, se trouve toute la vertu. C'est le sel de toute l'œuvre de vie; sans sel le goût de toute chose est fade et insipide. Il serait trop long de parler d'elle et de ses différents modes, et je me réserve de le faire lorsque, avec l'aide de Dieu, le discours traitera des différents degrés.

La mansuétude est la fille de l'humilité.

La bénignité est la principale forme du sage Créateur, notre Dieu adorable; car celui dont le commerce est agréable est

langue et les lèvres, il fait son office et psalmodie avec la cithare de la langue intellectuelle, c'est-à-dire mentalement. Il accomplit sa lecture en silence. Le silence règne sur lui, dans toute sa vie, comme à l'extérieur.

Par ce silence, il exerce dans la vie intellectuelle cette opération inconnue et étrangère pour beaucoup qui ne l'ont pas expérimentée; car le moine ne peut lire ni officier en silence, si ce n'est de temps en temps, brièvement, et en se faisant violence. Et ceci n'est point une supercherie; mais c'est ce que j'ai indiqué plus haut en disant que la prière parfaite est le souvenir de Dieu. C'est pourquoi les saints Pères ont établi et réglé les offices que nous devons accomplir, ainsi que la lecture et la méditation qui l'accompagne, afin que ce soit là pour nous l'occasion de faire en sorte d'obtenir que le souvenir de Dieu soit excité en notre pensée par l'organe de ces choses. Car l'esprit ne peut être maintenu dans le souvenir de Dieu, sans l'office des psaumes, ou un autre, dans lesquels on rappelle le souvenir de notre Dieu adorable, et qui enchaîne pour un moment l'intelligence, afin qu'elle ne divague pas çà et là.

Quand le moine est devenu parfait par l'œuvre de l'intelligence, alors celle-ci est exempte de distractions, parfaitement recueillie, fixée en Dieu en qui elle se meut continuellement. Lorsque cette grâce de se mouvoir en Dieu perpétuellement a été communiquée à l'intelligence, elle n'a plus besoin alors du moyen⁸⁹ des paroles pour exciter son souvenir; car elle habite déjà en Dieu, et non seulement les paroles de l'office n'aident plus l'intelligence, mais elles la troublent bien plutôt; car on trouve dans les sentences de l'office des paroles qui rappellent le souvenir d'actions étrangères à la vie et au mouvement divin dans lequel elle habite. Cette parole que Notre Seigneur a prononcée est donc vraie : « Voici que le royaume des cieux est au milieu de vous » (Lc, 17, 21), c'est-à-dire, je suis dans mon Père et mon Père est en moi, et j'habite au milieu de vous indéfiniment; car le Christ habite indéfiniment et vraiment dans l'âme et au milieu d'elle. Aussi longtemps que nous ne pouvons pas connaître ni voir celui qui habite au milieu de nous, nous travaillons dans les choses extérieures qui nous aveuglent, jusqu'à ce que nous trouvions, par ses miséricordes, la perle précieuse à laquelle rien ne peut être comparé! Dès

que nous avons trouvé, dans la citadelle de l'âme, c'est-à-dire au milieu d'elle, cette perle en comparaison de laquelle tout doit nous paraître du fumier, notre pensée ne divague plus çà et là; mais le Christ fixe notre attention, à tout moment et à tout instant, sur le trésor qui est au-dedans de nous; même quand nous dormons et quand nous sommes plongés dans le sommeil, car le sommeil du moine dans cet état est considéré comme une prière parfaite, parce que son esprit n'interrompt point sa conversation avec Dieu, ni dans la fatigue ni dans le profond sommeil.

Celui qui a vu toutes ces choses en lui-même, et qui en a goûté la douceur avec le palais de son entendement, comprend ce que je dis; mais elles demeurent étranges et extraordinaires pour celui qui ne les a pas expérimentées, et qui n'a point promené dans cette région les pieds de son intelligence; car « celui qui est charnel ne comprend pas les choses spirituelles » selon la parole du bienheureux Apôtre (1 Cor. 3, 1). Bien plus, elles lui semblent insensées et ineptes.

Telle est donc cette œuvre de l'intelligence dont parlent les bienheureux Pères. Dans cet état, le moine doit veiller encore plus attentivement sur lui-même, et frapper à la porte des vieillards qui l'ont précédé dans cette voie, afin d'apprendre d'eux comment il doit marcher dans cette région où il ne s'est encore jamais avancé auparavant.

Les combats que les démons engagent avec les moines dans cet état sont aussi beaucoup plus violents que ceux du premier; ce sont : la tristesse, l'angoisse, la colère, l'emportement, le blasphème, le désespoir, la vaine gloire, la vanité, l'amour de la louange, l'orgueil contre Dieu, et le reste; ces choses ne détruisent pas seulement les labeurs, mais la personne même du moine.

Le frère reçoit dans ce degré la contemplation incorporelle, c'est-à-dire la vue des anges, que l'âme voit, avec l'œil de l'esprit dans la nature de leur création. C'est l'état dans lequel était Adam avant sa transgression, celui auquel sont parvenus les saints prophètes; toutefois, les prophètes y sont parvenus dans une certaine mesure et non dans la plénitude; mais les bienheureux moines sont arrivés à son terme et à sa perfection.

Troisième opération qui est celle de l'esprit

— En parler surpasse notre faible science. C'est l'état auquel furent élevés les saints Apôtres et les Pères les plus grands. Dans l'état qui précède, nous trouvons le Christ Notre Seigneur dans notre âme et nous le considérons comme notre maître, notre Dieu, notre guide; dans ce dernier degré nous trouvons que l'esprit lui-même devient le Christ, qu'il n'est plus serviteur ni le Christ maître, mais qu'il devient maître et que le Christ cesse d'être un maître; qu'il n'est plus un homme, ni Dieu ni un Dieu, mais qu'il devient Dieu et que Dieu n'est plus Dieu⁴⁰. Que le Christ, ô notre frère, te donne la science par laquelle tu puisses comprendre le mystère de ces paroles!

C'est pourquoi, dans cet état, toute la conduite du moine appartient au monde nouveau; car il y est déjà entré mystiquement, il y habite pour ainsi dire par avance, il participe à son mystère, il chante et glorifie spirituellement avec les anges.

Et alors, les choses qui se pratiquaient dans le corps cessent totalement; celles qui se pratiquaient avec l'âme, le corps les accomplit; celles qui se pratiquaient dans l'intelligence, l'âme les exerce, et l'intelligence accomplit celles de l'esprit, parce que l'esprit n'est plus, je veux dire, en ce monde. Il en est ainsi : le corps devient mystiquement subtil et remplace l'âme; l'âme remplace l'intelligence, l'intelligence remplace l'esprit et l'esprit devient Dieu, bien plus, il est Dieu véritablement, et le corps, l'âme, l'intelligence le servent.

Laisse-moi, mon frère, et ne me force pas à parler plus longtemps de cet état; car le Christ, témoin véridique, me rend témoignage que mon esprit fut enfermé dans ce lieu et s'y tint dans la stupeur sans que rien pût l'ébranler. Ma main droite même a été paralysée et n'a pu faire un mouvement en avant comme d'habitude, et à cause de cela aussi bien qu'à cause de la difficulté du sujet, je n'ai pu écrire plus que je n'ai écrit; car, chaque fois que j'ai voulu abaisser mon discours, la glorieuse élévation de la contemplation ne le permettait pas, et quand mon discours s'élevait un peu, mon entendement était aussitôt confus et réduit au silence. D'ailleurs, celui qui est devenu digne de cet état, par la miséricorde de Dieu, n'a pas besoin d'en être instruit du dehors : il est son propre maître.

Sache, ô notre frère, que l'on ne parvient pas à cet état par les labeurs ni à cause d'eux, mais seulement par les faveurs et la grâce de la miséricorde du Christ; de même que personne n'est digne de la gloire du monde nouveau, sinon par les miséricordes de Dieu.

Dans cet état, le moine reçoit la contemplation de la Trinité sainte : non pas celle d'ici-bas, mais, mystérieusement, celle qui sera donnée dans le monde nouveau, en partie toutefois, et dans la mesure du possible. La Trinité adorable se présente elle-même en contemplation à l'intelligence, sans intermédiaire. Car, dans toutes les contemplations, l'intelligence est conduite par l'ange gardien⁴¹; mais dans cette contemplation de la Trinité, qui est communiquée par la grâce dans cet état, l'intelligence même est faite contemplatrice de la Trinité, sans l'intermédiaire d'un ange, par le Christ, son guide; l'intelligence y nage simplement⁴²; elle s'oublie elle-même et oublie absolument tout, jusqu'à ce qu'elle soit retenue de temps en temps par l'ange qui lui dit : « Souviens-toi de ta nature, ô homme, reprends ton intelligence, retiens-la un peu, ne t'égare pas et ne te noie pas⁴³ dans cette mer immense et sans limite. » — O Christ! rends-moi digne, par tes miséricordes, d'avoir une part avec les saints dans la lumière de ta science. Amen!

Cet état est un lieu dans lequel ne se trouve pas Satan, où le mal ne se rencontre point. Toutefois l'intelligence ne peut continuellement demeurer dans ce lieu. Car, crois-moi, mon frère, dès que l'intelligence s'y trouve, elle ne connaît plus rien du monde : et si elle y reste un ou plusieurs jours, elle les passe sans nourriture ni sommeil; si le moine est debout ou assis quand l'intelligence est ravie pour monter à ce lieu de la spiritualité qui est le ciel supérieur au lieu des anges, aussi longtemps qu'il y reste, soit un jour, soit plusieurs jours, il demeure comme il était, sans aucune sensibilité, immobile, immuable de l'endroit où il se trouvait, jusqu'à ce que son intelligence revienne à lui; et quand elle revient, alors il comprend qu'il est en ce monde, et il donne à son corps le repos et la nourriture pour le soutenir; car, tant que l'homme est en ce monde, le corps ne peut se passer des choses qui lui sont nécessaires. C'est pourquoi le moine ne peut demeurer continuellement dans ce lieu de la spiritualité, mais seulement

de temps en temps, quand la grâce qui le dirige le lui accorde. Aussi longtemps qu'il y est, il n'y a point de lutte à supporter, ni rien qui soit en opposition avec cet état. Mais, dès qu'il revient à sa région, il rencontre le seul combat dans lequel il puisse avoir à lutter : c'est-à-dire le démon de l'orgueil qui est le principe et l'instrument de tout mal. C'est pourquoi le moine doit user d'une grande et continuelle vigilance; car cette attaque de l'orgueil est d'autant plus violente que le degré auquel il s'est élevé est plus haut : c'est le prince même de toute la troupe des démons qui s'attaque à lui. Aussi, dans cet état, le moine acquiert-il l'humilité parfaite et sublime, qui seule peut vaincre ce démon de l'orgueil.

L'humilité se trouve dans chaque état, et proportionnée à cet état. Quand il s'élève de l'un à l'autre, le moine voit qu'il ne possédait pas l'humilité, dans l'état précédent, comme il le croyait, mais seulement son ombre et sa figure. Le frère s'efforce d'abord de devenir humble dans toutes ses démarches : par le calme de sa conduite, par la modestie de son regard, par sa paisible tranquillité, par sa rencontre aimable, par sa conversation pacifique, par son extérieur, par son vêtement, et le reste. Cependant, au-dedans de lui-même quelque pensée subtile et insidieuse dans sa manière lui suggère qu'il a déjà accompli son mandat et qu'il est devenu véritablement humble. Le moine s'aperçoit ensuite de cette pensée, et reconnaît que c'était de la vanité et non de l'humilité.

Quand le moine a progressé, grâce à ce premier fondement qu'il a établi, alors il acquiert cette humilité qui est en dehors des actions extérieures, dans l'âme et sans labeur. Mais alors aussi le démon lui insinue qu'il a réellement fait de tels efforts, qu'il est enfin arrivé par ses labeurs à la parfaite humilité intérieure. De cette façon le démon de la vaine gloire cherche à attaquer le moine, de sorte que plusieurs tombent de cette humilité par ignorance.

Quand la science est devenue parfaite, qu'il se connaît lui-même et connaît la faiblesse de sa misérable nature, (quand il voit) qu'il n'est absolument rien sans le secours de Dieu, qu'il ne peut de lui-même, une seule fois, louer Dieu, ni dire : « Gloire à toi! »; que c'est par le secours de Dieu qu'il est digne de prononcer de ses lèvres impures son nom adorable;

Idem Drieul

que quand il a reçu la faveur de glorifier son saint nom, il ne peut de lui-même lui rendre grâce pour ce bienfait; que c'est encore par le secours qu'il obtient de pouvoir le remercier comme il convient, et qu'il reçoit la grâce de lui rendre grâces, ainsi que dit notre grand docteur Mar Ephrem⁴⁴ : « Rendons grâces à celui qui nous a rendus dignes de lui rendre grâces »; quand l'homme misérable voit que, plus il est jugé digne du don des miséricordes de Dieu, plus sa dette s'accroît, car quand il obtient la grâce de rendre grâces pour les bienfaits reçus, il doit de nouveau le louer de ce qu'il l'a loué, parce que, comme je l'ai dit, il ne peut de lui-même sans le secours de Dieu, ni le glorifier ni le louer, et plus il le loue plus sa dette se multiplie; (quand il voit cela, dis-je), il s'humilie alors sincèrement et parfaitement, il n'ose pas même penser qu'il est quelque chose, mais il proclame et dit que ce qu'il est, il l'est par la grâce : comme l'Apôtre disait qu'il était ce qu'il était par la grâce du Christ (cf. 1 Cor. 15, 10).

Avec cette science et cette humilité qui en découle cessent toutes les luttes et les tentations⁴⁵; car les démons ne peuvent lutter avec celui qui se considère comme n'étant rien.

Crois-moi, mon frère, ce que je te dis, je l'ai appris d'un frère chéri, qui l'avait expérimenté en lui-même et me l'a raconté par affection; j'ai cru à sa parole, parce que de plusieurs manières j'ai eu la preuve qu'il était sincère.

Quand l'âme du moine est instruite par cette science, son intelligence est éclairée; elle s'humilie sincèrement, et elle est complètement affermie dans cette conviction : que lui seul de tous les êtres raisonnables subira la violence du tourment de l'enfer qui a été disposé pour l'instruction et que, par son exemple, tous les êtres raisonnables connaîtront cette économie divine, cruelle dans son tourment et admirable dans sa manière. Comme il croit, avec raison, que Dieu, dans sa miséricorde et son amour universel, a rendu tous les êtres raisonnables également dignes du royaume de son Fils bien-aimé; qu'il n'est pas possible d'éviter l'accomplissement de son adorable providence dans l'enfer; qu'aussi longtemps qu'il ne se connaît pas lui-même, il est le plus vil et le plus misérable de tous les êtres raisonnables, parce qu'il est sans utilité, et qu'il n'est absolument rien tant qu'il n'a pas reçu quelque chose par la grâce; pour ces

motifs et par la réalité de ce qui se passe dans son âme, il est fortement confirmé dans cette pensée, qu'il est le seul sur qui s'exercera l'économie divine dans l'enfer⁴⁶.

Que le Christ, espérance véritable, lumière et science, te préserve de l'ignorance, qui est le schéôl cruel! Amen.

Vois, mon fils, comprends tout ce que je t'ai dit depuis là-haut jusqu'ici; ne méprise point les paroles de ma vieillesse; prends bien soin de ton âme; commence par les petites choses, et par elles, grâce aux miséricordes de Dieu, tu parviendras aux plus grandes. Prends garde de commencer d'abord par les grandes : « Celui qui vient par le toit est un voleur et un assassin » (cf. Jn 10, 1). Qu'il ne t'arrive pas de passer sans profit des jours de ta vie parce que tu n'es pas versé dans les grandes choses, et que le temps des petites choses s'est écoulé sans que tu les aies pratiquées, t'appliquant inutilement à un vain labeur qui est la ruine des âmes. Quand tu entendras parler des actions sublimes des saints, ne pense donc pas qu'ils soient parvenus à cette grande élévation sans avoir travaillé dans les petites choses. Au contraire, si tu commences par les petites choses et t'y adonnes, les grandes choses viendront à toi d'elles-mêmes. Ne cherche pas à marcher d'un pied dans le degré inférieur et de l'autre dans le degré supérieur, pour arriver de la sorte à une chute irrémédiable; mais monte régulièrement par les degrés qui te sont proposés, de manière à éviter tous les dangers et les chutes, et à arriver, par la grâce, dans le temps convenable au terme de tes espérances. Dieu, en effet, ne veut pas que l'homme arrive à ce qu'il désire dès le début, ni sans étapes, mais progressivement et peu à peu.

Donc, par une science profonde, renouvelle ton âme dans cet enfantement qui lui a donné naissance à la vie du monachisme. De même que la nourrice veille sur son nourrisson et le nourrit de différentes façons, lorsqu'il devient de nourrisson petit enfant, puis adolescent et jeune homme, et atteint enfin l'âge parfait de la virilité; de même qu'elle le soigne et l'élève à chacun de ces âges de la manière qui lui convient; de même, ô mon fils, tu dois apprendre par la science à croître dans cette vie et à te conduire dans chaque état, comme il convient à ton âge. Ne confonds point et ne mélange point tes actions,

plus caractéristiques du vocabulaire des anciens moines; l'abbé Théodore de Phermé gémissait de ce que « les moines ont perdu leur distinction, le mot : Pardonne-moi » (*Apophtegmes*, Théodore de PHERMÉ, 6).

4. C'est-à-dire composé uniquement de légumes, sans beurre ni huile (J.-B. CHABOT).

5. Prendre son sommeil assis, sans s'allonger complètement, était une pratique ascétique relativement fréquente dans le monachisme oriental. Saint Pachôme, malgré sa discrétion remarquable, la prescrivait à ses moines, qui disposaient pour cela de sièges spéciaux (*catbismation*, *thronos*) plusieurs fois mentionnés dans ses Règles.

6. Le sens est vraisemblablement qu'ils ne devaient pas manger ces fruits frais, mais secs (J.-B. CHABOT).

7. Le sens du mot n'indique pas nécessairement que le frère fût prêtre et qu'il offrît le sacrifice de la messe; mais il devait du moins y assister. Il est probable que l'on célébrait spécialement ce jour-là la messe qui n'était pas célébrée tous les jours (J.-B. CHABOT).

8. La source de cette doctrine des « bienheureux Pères » est un apophtegme de l'abbé Poemen : « L'abbé Poemen a dit : « Supposons que trois frères vivent ensemble : le premier pratique parfaitement l'hésychia; le deuxième est malade, mais rend grâces à Dieu; le troisième se fait leur serviteur, avec une intention pure : tous trois sont semblables quant à leur action » (*Poemen*, 29, cf. NISTEROOS). Youssef Bousnaya, quant à lui, propose au choix de son disciple trois genres de vie monastique différents : la vie solitaire de l'hésychaste; une vie vouée plus particulièrement aux célébrations liturgiques et au travail intellectuel; une vie caractérisée par la prédominance du travail manuel. Ce pluralisme existait aussi dans beaucoup de monastères byzantins, dont les *typica* (règlements) prévoyaient souvent, outre plusieurs hésychastes qui, après une probation en communauté, menaient la vie érémitique « pour le perfectionnement et la sanctification de l'ensemble de la communauté » (P. DUMONT, *L'bigoumène dans la règle de saint Athanase l'Athonite*, dans *Le Millénaire du mont Athos*, I, Chevetogne, 1963, p. 125), un nombre déterminé de moines dont les uns assureraient la totalité des offices de l'église, et dont les autres vaqueraient plutôt aux divers emplois matériels du monastère (diaconies).

9. Les pénitences ou « métanies » (cf. *supra*, pp. 228 et 243) sont des prostrations que les moines accomplissaient fréquemment soit dans la prière, soit dans la vie courante, par exemple en signe de respect envers les supérieurs ou pour se demander mutuellement pardon (cf. *Règle de saint Benoît*, 71).

10. L'usage, constant chez les Pères, de rattacher les principales Heures de la prière chrétienne aux grands moments de l'histoire du salut, est attesté déjà par HIPPOLYTE DE ROME, *La tradition apostolique*, 35; SC 11, pp. 69-70. Saint BASILE, *Grandes Règles*, 37, rappelle aux moines que le devoir de prier sans cesse ne les dispense pas de célébrer « les moments prévus pour la prière commune avec les frères, moments qu'il nous est nécessaire de réserver pour la prière,

parce qu'ils commémorent d'une façon spéciale des bienfaits particuliers de Dieu. Cf. également, CASSIEN, *Institutions*, III, 3; *Vie de sainte Mélanie*, 47, SC 90, p. 217.

11. Le psautier, chez les Nestoriens, est partagé en 20 *houllalé* (les cantiques de Moïse en forment un vingt et unième); les *houllalé* se divisent en *marmitè*, qui sont au nombre de 57 (60 avec les cantiques) (J.-B. CHABOT).

12. *Soubbabé*, courtes doxologies (J.-B. CHABOT).

13. Littéralement, « dans des *soubbabé* » (ID.).

14. Les renseignements que nous fournit l'auteur sur la manière dont l'office divin était célébré à cette époque par les moines nestoriens sont fort intéressants. Il faudrait les comparer avec la manière dont il est récité aujourd'hui, mais cela nous entraînerait hors du cadre d'une simple note. Qu'il nous suffise de faire remarquer qu'on célébrait encore toutes les heures canoniques, tandis qu'aujourd'hui les Nestoriens, de même que les Chaldéens-unis, n'ont plus que quatre parties dans leur office : l'office du soir (qui répond à nos vêpres) l'office du *soubb'a'a* (complies; voir ci-dessous, p. 185, n. 16), l'office de la nuit (matines) et l'office du matin (laudes)... Ces offices étaient d'ailleurs les seuls obligatoires pour les séculiers, alors que les moines devaient réciter les sept heures canoniques (J.-B. CHABOT).

15. C'est-à-dire la confusion d'Adam.

16. C'est-à-dire l'humiliation du Christ.

17. C'est-à-dire de vêpres.

18. *Office du soubb'a'a*. — Aujourd'hui, chez les Nestoriens, l'office appelé ainsi ne se célèbre plus que dans les vigiles, le Carême et les trois jours de jeûne, dit des Ninivites. Il répond à peu près à l'office latin des complies et se célèbre après le repas. Il a sans doute été conservé aux jours indiqués, parce qu'en ces jours de jeûne les vêpres se récitent avant le repas, et qu'ainsi il n'y aurait pas eu d'office du soir. Mais on voit par notre auteur que c'était un office quotidien et qui se célébrait *avant* le repas. L'office d'après le repas, auquel répond en réalité le *soubb'a'a* actuel, est appelé ici *soubb'a'ta*; il en est question au paragraphe suivant (J.-B. CHABOT).

19. Littéralement « office de *soubb'a'ta* »... J'incline à croire que ce huitième office, dont il n'est pas question ailleurs, était une institution spéciale du couvent ou de Rabban Youssef lui-même. Son origine vient peut-être de ce que l'on avait avancé la récitation du véritable *apodipnon* (complies) avant le repas, et qu'on le remplaçait ainsi par cette prière tardive (J.-B. CHABOT).

20. Littéralement : « réunis tes pieds vers toi ». En réalité, il lui recommande de s'accroupir et de dormir dans cette posture inconfortable (J.-B. CHABOT); cf. *supra*, p. 262, n. 5.

21. Cf. *supra*, p. 262, n. 9.

22. Le « souvenir de la mort » tient une place importante dans la spiritualité monastique; saint Benoît recommandera au moine d'« avoir chaque jour la mort présente devant les yeux » (*Règle de saint Benoît*, 4, 47). En le plaçant sans cesse devant l'alternative évangélique qui

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
INTRODUCTION	11

LA TRADITION MONASTIQUE DES ORIGINES AU XII^e SIÈCLE

I

LE MONACHISME ORIENTAL

I. LES PREMIERS CENTRES MONASTIQUES EN ORIENT ..	19
Les origines, 19. — L'Égypte monastique, 22. — Le monachisme cappadocien, 33.	
II. LE MONACHISME SYRIEN	38
Les « Pères du désert » syriens, 38. — Développement du monachisme, 40. — En marge du monachisme syrien, 44.	
III. DANS LE MONDE BYZANTIN ET SLAVE	48
Palestine et Sinaï, 48. — Constantinople et la Bithynie, 53. — Le Mont Athos, 57. — L'Italie du Sud, 58. — Les Pays slaves et la Roumanie, 60.	

II

LE MONACHISME OCCIDENTAL

I. L'ÉPOQUE ROMAINE ET LES TEMPS BARBARES	61
Les débuts du monachisme en Occident, 61. — Le monachisme organisé, 65.	
II. LE MONACHISME MÉDIÉVAL	73
Le monachisme celtique et la première diffusion de la Règle bénédictine, 73. — Le monachisme anglo-saxon et les progrès de la Règle bénédictine, 78. — Les premiers Carolingiens et la Règle de saint Benoît, 81. — Les débuts du monachisme médiéval en Italie et en Espagne, 83. — La réforme carolingienne et le monopole de la Règle de saint Benoît, 84. — Les réformes du X ^e siècle, 91. — Le renouveau monastique des XI ^e et XII ^e siècles, 97.	
CONCLUSION	103